**Maupassant**



**Résumé**

Paul, le fils du sénateur, et sa maîtresse Madeleine suivent les canotiers du Grillon à la Grenouillère. Là, Paul s'insurge contre quatre "Les bos" bien connues du public, au grand dam de sa compagne. Celle-ci semble connaître ces femmes, en particulier Pauline.

Paul, très affecté de cette complicité, est trop amoureux de sa compagne pour la quitter. Réconciliés, ils passent du bon temps sur l'île jusqu'à la tombée de la nuit. Cependant, Madeleine a promis à Pauline de la rejoindre en soirée, au bal de la Grenouillère. Ravagé mais trop amoureux, Paul ne parvient pas à l'en empêcher.

Au cours de la soirée, il perd sa maîtresse et met longtemps à la retrouver avec Pauline, dans un bosquet. Désespéré, il se jette à l'eau.

### TEXTE 1

### [MAUPASSANT, Guy (de) – La Femme de Paul | Litterature audio.com](http://www.google.ru/url?sa=t&rct=j&q=guy%20de%20maupassant%20la%20femme%20de%20paul%20%C3%A9couter&source=web&cd=2&sqi=2&ved=0CDUQFjAB&url=http%3A%2F%2Fwww.litteratureaudio.com%2Flivre-audio-gratuit-mp3%2Fmaupassant-guy-de-la-femme-de-paul.html&ei=WNVyUYfsO47a4QTH9IHAAw&usg=AFQjCNE_w2l9cObhnczli0zDh2eY409psw&bvm=bv.45512109,d.Yms&cad=rjt" \t "_blank)

**La femme de Paul (1881)**

Ce lieu sue la bêtise, pue la canaillerie et la galanterie de bazar. Mâles et femelles s'y valent. Il y flotte une odeur d'amour, et l'on s'y bat pour un oui ou pour un non, afin de soutenir des réputations vermoulues que les coups d'épée et les balles de pistolet ne font que crever davantage.

     Quelques habitants des environs y passent en curieux, chaque dimanche; quelques jeunes gens, très jeunes, y apparaissent chaque année, apprenant à vivre. Des promeneurs, flânant, s'y montrent; quelques naïfs s'y égarent.

     C'est, avec raison, nommé la Grenouillère. A côté du radeau couvert où l'on boit, et tout près du "Pot à Fleurs", on se baigne. Celles des femmes dont les rondeurs sont suffisantes viennent là montrer à nu leur étalage et faire le client. Les autres, dédaigneuses, bien qu'amplifiées par le coton, étayées de ressorts, redressées par ci, modifiées par là, regardent d'un air méprisant barboter leurs sœurs.

     Sur une petite plate-forme, les nageurs se pressent pour piquer leur tête. Ils sont longs comme des échalas, ronds comme des citrouilles, noueux comme des branches d'olivier, courbés en avant ou rejetés en arrière par l'ampleur du ventre, et, invariablement laids, ils sautent dans l'eau qui rejaillit jusque sur les buveurs du café.

     Malgré les arbres immenses penchés sur la maison flottante et malgré le voisinage de l'eau, une chaleur suffocante emplissait ce lieu. Les émanations des liqueurs répandues se mêlaient à l'odeur des corps et à celle des parfums violents dont la peau des marchandes d'amour est pénétrée et qui s'évaporaient dans cette fournaise. Mais sous toutes ces senteurs diverses flottait un arôme léger de poudre de riz qui parfois disparaissait, qu'on retrouvait toujours, comme si quelque main cachée eût secoué dans l'air une houppe invisible.

TEXTE 2

La Femme de Paul : Extraits

*« Un canot couvert d’une tente et monté par quatre femmes descendait lentement le courant. Celle qui ramait était petite, maigre, fanée, vêtue d’un costume de mousse avec ses cheveux relevés sous un chapeau ciré. En face d’elle, une grosse blondasse habillée en homme, avec un veston de flanelle blanche, se tenait couchée sur le dos au fond du bateau, les jambes en l’air sur le flanc des deux côtés de la rameuse, et elle fumait une cigarette, tandis qu’à chaque effort des avirons sa poitrine et son ventre frémissaient, ballottés par la secousse. Tout à l’arrière, sous la tente, deux belles filles grandes et minces l’une brune et l’autre blonde, se tenaient par la taille en regardant sans cesse leurs compagnes.
Un cri partit de la Grenouillère : « V’là Lesbos! » et, tout à coup, ce fut une clameur furieuse.
On eût dit que ce peuple, ce ramassis de corrompus, saluait un chef, comme ces escadres qui tirent le canon quand un amiral passe sur leur front.
La flotte nombreuse des barques acclamait aussi le canot des femmes, qui repartit de son allure somnolente pour aborder un peu plus loin.
M. Paul, au contraire des autres, avait tiré une clef de sa poche, et, de toute sa force, il sifflait. Sa maîtresse, nerveuse, pâlie encore, lui tenait le bras pour le faire taire et elle le regardait cette fois avec une rage dans les yeux. Mais lui, semblait exaspéré, par une jalousie d’homme, par une fureur profonde, instinctive, désordonnée. Il balbutia, les lèvres tremblantes d’indignation :
– C’est honteux! On devrait les noyer comme des chiennes avec une pierre au cou.
Mais Madeleine, brusquement, s’emporta ; sa petite voix aigre devint sifflante, et elle parlait avec volubilité, comme pour plaider sa propre cause :
– Est-ce que ça te regarde, toi? Sont-elles pas libres de faire ce qu’elles veulent, puisqu’elles ne doivent rien à personne? Fiche-nous la paix avec tes manières et mêle-toi de tes affaires…
Il se sauva, repartit dans l’île, se rua à travers les taillis, haletant. – Puis il écouta de nouveau,- il écouta longtemps, car ses oreilles bourdonnaient; mais, enfin, il crut entendre un peu plus loin un petit rire perçant qu’il connaissait bien; et il avança tout doucement, rampant, écartant les branches, la poitrine tellement secouée par son cœur qu’il ne pouvait plus respirer.
Deux voix murmuraient des paroles qu’il n’entendait pas encore. Puis elles se turent. Alors il eut une envie immense de fuir, de ne pas voir, de ne pas savoir, de se sauver pour toujours, loin de cette passion furieuse qui le ravageait. […] On parlait de nouveau; et il s’approcha courbé en deux. Puis un léger cri courut sous les branches tout près de lui. Un cri ! Un de ces cris d’amour qu’il avait appris à connaître aux heures éperdues de leur tendresse. Il avançait encore, toujours, comme malgré lui, attiré invinciblement, sans avoir conscience de rien… et il les vit.
Oh ! C’eût été un homme, l’autre mais cela ! cela ! Il se sentait enchaîné par leur infamie même. Et il restait là, anéanti, bouleversé, comme s’il eût découvert tout à coup un cadavre cher et mutilé, un crime contre nature, monstrueux, une immonde profanation. […] Mais Madeleine murmura : « Pauline! » du même ton passionné qu’elle disait: « Paul! » et il fut traversé d’une telle douleur qu’il s’enfuit de toutes ses forces. »*